



**HAL**  
open science

# Matière sociale - Introduction : à la recherche d'une ontologie robuste

Michel Grossetti

► **To cite this version:**

Michel Grossetti. Matière sociale - Introduction : à la recherche d'une ontologie robuste. 2020. hal-02523130v1

**HAL Id: hal-02523130**

**<https://hal.science/hal-02523130v1>**

Preprint submitted on 28 Mar 2020 (v1), last revised 21 Jan 2021 (v4)

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## A la recherche d'une ontologie robuste

### Résumé

L'ouvrage *Matière sociale. Esquisse d'une ontologie pour les sciences sociales* présente une réflexion sur les catégories de désignation et d'analyse des phénomènes sociaux à partir de travaux sur les niveaux intermédiaires de structuration des activités sociales (réseaux, collectifs, sphères d'activité). Son ambition n'est pas de révolutionner ou refonder les sciences sociales, mais d'explicitier, et parfois développer ou reformuler, ce qui me semble en constituer le fond commun. Le texte qui suit en est l'introduction, avec les liens vers les neuf chapitres et la conclusion (qui comprend également une bibliographie).

\*

\* \*

« L'organisation sociale est désordonnée et réfractaire, une pagaille plutôt qu'un cristal (...). Il n'y a pas d'atome ordonné et pas de monde clairement organisé, mais seulement des striations complexes, de longues chaînes rampantes comme dans un gel de polymère ou dans un minéral avant qu'il ne se durcisse » (Harrison White, 2011, *Identité et contrôle. Une théorie de l'émergence des formations sociales*, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, Collection « Translations », citation chap. 1, p. 63)

Depuis leur émergence au cours des XVIII<sup>e</sup> et XIX<sup>e</sup> siècles, les sciences sociales ont vu apparaître de très nombreuses théories présentant une grande variété d'ancrages, d'orientations, d'influences, mais également de vocabulaires, de méthodes associées, de postures épistémologiques, de formes d'engagement. Ces théories diffèrent évidemment selon les disciplines, qui leur donnent des références, des cadres intellectuels, des vocabulaires. Mais elles se différencient également le long de lignes de fracture qui traversent les disciplines et qui séparent des familles de pensée. Celles-ci, qui s'expriment dans des vocabulaires différents selon les disciplines sans leur être spécifiques, se présentent souvent comme des façons contradictoires de faire de la recherche, de s'engager dans le débat public ou d'interpréter le monde. Une caractéristique des sciences sociales, particulièrement marquée en sociologie, mais présente également dans les autres disciplines, est en effet de mettre en scène des oppositions « paradigmatiques » entre des courants de pensée, et des « tournants » qui seraient des changements majeurs dans les conceptions théoriques, épistémologiques et méthodologiques.

Je présente dans cet ouvrage des éléments de théorie qui se fondent sur une perspective différente. J'ai en effet la conviction que les oppositions « paradigmatiques » sont très largement surestimées. Elles résultent en partie de ce que Pierre Bourdieu aurait appelé une logique de champ, qui incite les chercheurs qui se préoccupent de théorie à se concevoir comme des auteurs devant impérativement se distinguer de leurs pairs pour produire une œuvre digne de ce nom, et

accessoirement pour être reconnus, quittes, pour mieux y parvenir, à se regrouper provisoirement en courants de pensée, des petits collectifs relativement homogènes en compétition les uns avec les autres, chacun finissant bien sûr par éclater au bout d'un certain temps sous l'effet de la compétition entre ses membres. Cette recherche de singularité s'appuie sur une imagerie de la révolution scientifique et des paradigmes qui doit peu à des lectures sérieuses des ouvrages de Thomas Kuhn, l'historien des sciences qui a popularisé ces notions<sup>1</sup>, mais se traduit par la récurrence de discours sur les « tournants » qui cherchent à installer l'idée que telle ou telle approche doit, dès l'instant où elle est énoncée, supplanter toutes celles qui l'ont précédée. Ces entreprises de redéfinition des normes de légitimité des sciences sociales ne réussissent jamais, la plupart des chercheurs poursuivant leurs activités comme auparavant, parfois en intégrant quelques apports de la nouvelle approche dans une sorte de vaste pot-pourri d'influences<sup>2</sup>. Les oppositions « paradigmatiques » sont également mises en avant dans l'enseignement, notamment en sociologie où, par exemple, l'on présente très tôt aux étudiants les différences entre les pensées de Durkheim et Weber plutôt que leurs complémentarités. Alors que les sciences de la nature se présentent elles-mêmes comme cumulatives, au prix de quelques arrangements avec leur histoire et la situation réelle de la recherche, les sciences sociales se sont souvent complu dans l'examen toujours plus approfondi de leurs différences. Ma conviction est que, lorsque l'on fait l'effort de chercher les noyaux logiques des différents courants au-delà des rhétoriques, les contradictions paraissent bien moins radicales. Derrière les variations de vocabulaire, les prises de position agressives, les différences de style, émerge un espace intellectuel commun bien plus fluide que les discours ne le laissent paraître.

Cela ne signifie pas que les différences d'approches sont complètement artificielles. Si elles sont à mon sens surestimées dans la rhétorique des « tournants » et des « oppositions paradigmatiques », elles sont parfaitement compréhensibles et justifiées lorsqu'on met en rapport les approches avec les objets et les niveaux d'analyse à partir desquels elles ont été élaborées. Il est logique de s'interroger sur l'interaction et ses rituels lorsque l'on pratique l'observation de situations sociales éphémères et de penser en termes de structures massives lorsque l'on réalise des analyses statistiques à grande échelle<sup>3</sup>. Une façon de restituer la continuité entre les approches est de théoriser les échelles d'analyses et au-delà, un espace au sein duquel on peut situer les phénomènes sociaux. Je reviendrai sur ce point en proposant un espace à trois dimensions.

Les différences liées aux disciplines sont plus marquées, parce qu'elles sont associées à des communautés professionnelles dont chacune a ses propres critères d'évaluation des travaux et des chercheurs. Cependant, ces différences ne se situent pas sur le plan des théories, où l'on retrouve les mêmes grandes familles de pensée sous des désignations différentes, mais plutôt sur celui des méthodes, du rapport au terrain, des formes d'expression. Or c'est précisément sur ce plan que les disciplines sont complémentaires. Si les réflexions que je présente dans ce livre sont orientées par ma discipline principale, la sociologie, elles n'y sont pas confinées et j'ai cherché à me situer autant que possible à l'échelle de l'ensemble des sciences sociales.

En effet, lorsque l'on relativise ainsi les clivages « paradigmatiques » et disciplinaires, on voit apparaître un espace des sciences sociales aux fondements communs plus visibles : des sciences qui

---

<sup>1</sup> Thomas Kuhn pensait que les sciences sociales sont dépourvues de paradigme, à l'exception peut-être de l'économie, précisément parce que cette notion suppose un accord des membres d'une même science sur un certain nombre d'aspects de la recherche (conceptions du monde, objets d'études, méthodes, etc.). D'autres historiens des sciences (Peter Galison entre autres) ont contesté la pertinence de la notion de paradigme pour les sciences de la nature, montrant que celles-ci ne présentent pas l'homogénéité que suppose cette notion.

<sup>2</sup> Dans le cas de la sociologie française, ces entreprises ont souvent été associées à la figure d'un « patron » œuvrant au sein du milieu parisien des sciences sociales, notamment dans les années 1960. La croissance des effectifs de chercheurs, et la déconcentration géographique qui l'a accompagnée, ont rendu progressivement plus difficile l'émergence de courants intellectuels nouveaux, l'espace étant déjà plus ou moins saturé par ceux qui sont déjà installés et qui sont animés par des disciples de générations successives. Cette croissance s'accompagne également de formes concrètes d'hybridation des idées dans les recherches empiriques.

<sup>3</sup> Bernard Lahire avait bien vu ce point dans son article « La variation des contextes en sciences sociales », 1996, *Annales, histoire, sciences sociales*, n° 2, p. 381-407.

prennent pour objet les activités humaines et sont donc adaptées aux spécificités de cet objet. Il existe cependant un troisième principe de fragmentation de cet espace, qui est la multiplication des spécialités liées à un type particulier d'activité : éducation ; arts ; sciences ; politique ; etc. La spécialisation thématique, qui se justifie pleinement par la diversité des phénomènes sociaux, va de plus en plus souvent de pair avec une prudence théorique qui conduit beaucoup de chercheurs à se concentrer sur une compréhension fine de leurs objets, qu'ils analysent en puisant dans les outillages théoriques les plus courants du moment sans trop entrer dans des débats théoriques auxquels certains sont devenus plus ou moins allergiques<sup>4</sup>.

Le présent livre vient s'inscrire dans ces débats et propose lui aussi, après bien d'autres, non pas une théorie, mais des outils théoriques, plus précisément une réflexion sur les catégories de désignation et d'analyse des phénomènes sociaux à partir de travaux sur les niveaux intermédiaires de structuration des activités sociales (réseaux et collectifs). C'est donc un type de livre un peu inhabituel. Il comprend des éléments d'épistémologie, mais ne vise pas à proposer une analyse des théories en sciences sociales comme les ouvrages de Jean-Michel Berthelot<sup>5</sup> ou de Jean-Claude Passeron<sup>6</sup>, ou une étude des modes plus concrets d'analyse des phénomènes sociaux comme celui de Jean-Michel Chapoulie<sup>7</sup>, parce que les éléments d'épistémologie sont mis dans le présent livre au service d'une réflexion beaucoup plus tournée vers la construction d'outils concrets d'analyse. Ce livre ne présente pas non plus une thèse sur un ensemble de phénomènes sociaux ou une interprétation générale de ces phénomènes, même si certaines hypothèses peuvent être évoquées au fil des exemples utilisés. Son propos se situe en amont des théories telles qu'elles sont habituellement exposées. En 1990, le sociologue James Coleman avait publié un ouvrage de théorie générale intitulé *Foundations of social theory*, largement inspiré par les théories économiques individualistes et, deux années plus tard, un autre sociologue, Harrison White, avait en quelque sorte répondu avec l'ouvrage *Identity and Control*, présentant des positions diamétralement opposées<sup>8</sup>. On pourrait ajouter à ces ouvrages, ceux de Barney Glaser et Anselm Strauss sur la « théorie ancrée » ou les « transitions statutaires »<sup>9</sup> qui présentent une critique des théories classiques des années 1960 et, surtout dans le deuxième de ces ouvrages, des idées pour théoriser certains phénomènes sans trahir les données issues du travail de terrain. La réflexion que je présente ici se situe sur un registre proche, mais avec une ambition bien différente de ces ouvrages de référence. Elle n'est pas de révolutionner ou refonder les sciences sociales, mais d'explicitier, et parfois développer ou reformuler, ce qui me semble en constituer le fond commun. En effet, après avoir évoqué de façon critique la multiplication des perspectives théoriques, pourquoi me lancer dans cette entreprise ? La raison principale réside moins dans les outils théoriques eux-mêmes, que j'espère bien sûr les plus robustes et utiles possibles, mais dont je perçois les limites et les imperfections, que dans l'orientation qui a présidé à leur élaboration. Cette orientation se fonde sur l'analyse de la situation des sciences sociales que je viens de décrire, où la multiplication de clivages parfois relativement artificiels finit par poser des problèmes pour l'avancée des connaissances. Elle consiste donc à rechercher la commensurabilité et autant que possible la compatibilité avec les approches existantes<sup>10</sup>. Elle vise moins l'originalité ou la sophistication que la simplicité et la

---

<sup>4</sup> Cette analyse rejoint celle de Jean-Louis Fabiani à propos de la sociologie (« Bourdieu et après », *Sciences Humaines*, Mars 2018, n°301, pp. 30-35).

<sup>5</sup> *L'intelligence du social* (PUF, 1990) ou *Les vertus de l'incertitude* (PUF, 1996).

<sup>6</sup> *Le raisonnement sociologique. L'espace non-popperien du raisonnement naturel*, Paris, Nathan, 1991.

<sup>7</sup> *Enquête sur la connaissance du monde social. Anthropologie, histoire, sociologie, France – Etats-Unis 1950-2000*, Rennes, Presses Universitaires de Rennes, 2017.

<sup>8</sup> Commentant ce dernier livre Charles Tilly a écrit que s'il était placé sur un rayonnage de bibliothèque à côté de celui de Coleman, les deux se détruiraient mutuellement comme la matière et l'antimatière

<sup>9</sup> Barney G. Glaser, Anselm A. Strauss, 2010 (1967), *La découverte de la théorie ancrée. Stratégies pour la recherche qualitative*, Paris, Armand Colin et *Transitions statutaires : une théorie formelle* (1971, traduit par Marc-Henry Soulet et ses collaborateurs), 2014, Fribourg, Academic Press Fribourg.

<sup>10</sup> Elle vise à promouvoir un tournant « post-giratoire » des sciences sociales ...

**robustesse**, c'est-à-dire la capacité à résister aux variations de contextes (objets d'études, niveaux d'analyse, méthodes, disciplines).

Partant d'un constat assez similaire sur la situation de la sociologie et des sciences sociales en général, cette orientation est sur plusieurs points à l'opposé de celle du sociologue Alain Caillé. Celui-ci veut renouer avec un passé supposé glorieux d'une sociologie dominant les autres sciences sociales, adossée à la philosophie, engagée dans une critique sociale vigoureuse, renonçant à toute forme de professionnalisation, et moins centrée sur le travail empirique qu'elle ne l'est actuellement<sup>11</sup>. Mon objectif est plutôt de contribuer à la construction d'un espace commun des sciences sociales qui dépasse les tentatives d'impérialisme disciplinaire qui ont toutes échoué, de la sociologie de Durkheim à l'économie néo-classique d'aujourd'hui en passant par l'histoire de Braudel ou l'anthropologie de Levi Strauss. Je ne pense pas non plus souhaitable de revenir à une sociologie essayiste qui a produit quelques chefs d'œuvres mais aussi beaucoup de généralisations abusives, d'interprétations erronées et de fausses évidences. A mon sens, ce n'est pas la spécialisation et l'épaisseur empirique des recherches contemporaines qu'il faut regretter, mais leur manque d'intégration dans un espace commun permettant des formes prudentes de cumulativité de leurs résultats locaux robustes. Et je ne vois pas pourquoi il faudrait former des sociologues seulement pour l'univers académique. Des analystes bien formés doivent être capables d'autonomie intellectuelle, d'autant plus s'ils sont protégés des pressions par une profession organisée. La critique fait partie intégrante de la recherche en sciences sociales, elle émerge naturellement de toute étude bien conduite, je ne crois pas souhaitable d'en faire une sorte de principe premier. Celui-ci aurait d'ailleurs toutes les chances de se retourner contre lui-même lorsque l'engagement obscurcit le jugement et produit des caricatures qui ont finalement bien moins d'effets sur le monde social que des travaux soucieux de rigueur dans l'analyse<sup>12</sup>. Pour le dire autrement, je crois qu'à rechercher trop systématiquement la critique, on perd en pertinence, et donc en force critique. Je reviendrai plus loin sur ce point. Enfin, dernière différence, je propose des orientations et quelques outils, mais certainement pas une solution générale aux problèmes des sciences sociales. Je suis persuadé que la recherche est une activité éminemment collective et que les attitudes de type « Ralliez-vous à mon panache blanc » finissent toujours par échouer. Ainsi, je présenterai au fil du texte des problèmes que je ne sais pas résoudre ou pour lesquels les solutions que je propose restent provisoires et ouvertes. C'est un état de la réflexion d'un chercheur, versé à l'immense dossier de la définition des sciences sociales et des outils qu'elles se donnent.

Ma recherche de transversalité aurait pu m'amener à citer de très nombreux auteurs dont les travaux me paraissent compatibles avec ce que je propose ou dont j'apprécie les apports ou encore tous ceux qui ont traité des mêmes questions. Cet ouvrage aurait au moins doublé de volume. Il m'a semblé plus judicieux de citer seulement les publications qui me semblent compléter le raisonnement que j'ai souhaité exposer le plus librement et sincèrement possible. Cela m'amène à

---

<sup>11</sup> Alain Caillé, 2015, *La sociologie malgré tout. Autres fragments d'une sociologie générale*, Paris, Presses Universitaires de Paris Ouest ; Alain Caillé & Frédéric Vandenberghe, 2016, *Pour Une Nouvelle Sociologie Classique*, Le Bord de l'eau. « (...) nous appelons à une nouvelle synthèse de la sociologie classique, de la philosophie morale et politique et des « Studies ». Si les sciences sociales veulent poursuivre leur travail de réflexivité, il est essentiel qu'elles renouent avec la grande tradition et se conçoivent comme la continuation de la philosophie morale et politique par d'autres moyens. Si elles ne réussissent pas à se dégager de l'utilitarisme, elles risquent fort de connaître le même destin que les sociétés et les universités – elles ne seront plus une vocation, mais une profession, et en tant que telles une simple extension du Marché et de l'État » (quatrième de couverture du second des ouvrages cités (Alain Caillé & Frédéric Vandenberghe, 2016).

<sup>12</sup> Cela rejoint le point de vue de Robert Castel, un sociologue que son engagement n'a jamais éloigné d'une recherche de rigueur dans l'analyse : « je suis donc parfaitement conscient d'occuper une position « partisane », et de m'inscrire dans le cadre d'une « lutte idéologique », et c'est bien à cela que je sers dans les débats actuels sur la place et l'avenir du travail. Mais cela ne me dérange pas, au contraire, à condition que le fait d'appartenir à un camp n'exclue pas mais affine le souci de rigueur, rigueur pour établir un diagnostic aussi précis que possible sur la situation actuelle, en intégrant tous les paramètres qui la constituent, et rigueur pour tirer et confronter toutes les implications du choix de l'une ou l'autre des options « idéologiques » en concurrence. » (Robert Castel, 1999, « La sociologie et la réponse à la 'demande sociale' », *Sociologie du Travail*, pp.281-287, citation page 287)

évoquer des auteurs très connus (Marx, Weber, Durkheim, Bourdieu, Luhmann, etc.) de façon souvent rapide et parfois critique. Ce n'est de ma part ni du manque de respect ni de la désinvolture ou la prétention de comparer ce petit essai à des monuments des sciences sociales. On peut admirer une œuvre pour les avancées qu'elle a permises aux sciences sociales, pour la force de la pensée qu'elle exprime, sans pour autant renoncer à en examiner les composants de façon critique. A mon sens, les « grandes » œuvres doivent être une inspiration, pas une prison, elles ne doivent jamais être considérées comme indépassables.

Si j'ai recherché la plus grande compatibilité avec les corpus théoriques existants, il s'agit d'un ouvrage personnel, fondé sur un long parcours de recherche et de réflexion, dont les propos n'engagent que moi. Les propositions présentées résultent de choix qui sont liés à ma propre conception des sciences sociales, à la façon dont j'envisage la question de l'objectivation et celle de l'engagement, enfin à un intérêt pour les dynamiques sociales, et en particulier pour les logiques d'émergence, notamment celles qui se perçoivent à des niveaux intermédiaires de structuration du monde social.

## Spécificité des sciences sociales

Les sciences sociales ont des spécificités qui les distinguent des sciences de la matière ou des sciences de la vie, autant d'ailleurs que ces deux grands domaines diffèrent l'un de l'autre. Ces spécificités n'enlèvent rien à leur caractère scientifique, à condition de concevoir celui-ci comme étant la confrontation d'analyses appuyées sur des références partagées, et sur des informations relatives aux objets d'étude, et non comme la mise en œuvre d'une méthode expérimentale ou d'une formalisation mathématique.

Quelles sont ces spécificités ? Elles sont liées naturellement à celles de leur objet, qui est pour moi constitué par les activités des humains. A partir d'études sur les sciences<sup>13</sup>, le philosophe et anthropologue Bruno Latour a défendu l'intérêt pour les sciences sociales de « traiter *également et dans les mêmes termes la nature et la société* »<sup>14</sup> pour comprendre l'issue des controverses scientifiques, développant la notion de « non humain ». Donner un statut aux entités non humaines est très utile, voire indispensable, car cela permet d'éviter de les renvoyer à une sorte d'arrière-fond sans consistance des activités sociales. Mais je ne crois pas que ce soit une bonne idée de chercher systématiquement à les traiter « dans les mêmes termes » que les humains. Lorsque l'on cherche à définir une ontologie pour les chercheurs en sciences sociales, il faut prendre acte du fait que ceux-ci, quelle que soit leur orientation théorique, sont des humains qui étudient des activités humaines. Ils construisent leurs analyses soit sur la base d'interactions avec des personnes qu'ils observent ou interrogent, soit à partir des traces que des activités humaines produisent. Les humains sont des êtres qui pensent, parlent et font circuler des récits, des êtres qui peuvent s'approprier le discours des scientifiques et modifier leurs comportements en conséquence. Bien sûr, la nature réagit aux actions humaines : le climat se dérègle et les espèces animales s'adaptent (avec plus ou moins de succès) aux comportements des humains. Mais ces réactions ne modifient pas les énoncés les plus fondamentaux comme les lois de la physique : depuis que les physiciens en ont fixé les limites, la lumière n'a jamais été prise en excès de vitesse. Et si c'était le cas, personne n'imaginerait que cette limite se soit modifiée par réaction des photons à l'énonciation de leur vitesse maximale ... Il ne peut y avoir pour les phénomènes sociaux de « lois » du même type que les lois de la physique, des régularités absolues, qui s'appliquent en tous points de l'univers et qui, au moins dans certains cas, sont censées permettre d'effectuer des prédictions numériques précises. Les phénomènes sociaux présentent certes des régularités, que les sciences sociales se donnent pour objectif de mettre en évidence, mais celles-ci ne peuvent être aussi absolues que celles de la matière. Le monde social n'a

---

<sup>13</sup> Bruno Latour et Steve Woolgar, 1988, *La Vie de laboratoire. La production des faits scientifiques*, Paris : La Découverte.

<sup>14</sup> Pages 21 et 22, italiques d'origine.

ni particules élémentaires, ni ADN. C'est la raison pour laquelle les prédictions relatives aux activités sociales se révèlent en général erronées, y compris, et même surtout, lorsqu'elles sont effectuées sur la base de modèles mathématiques. Cela implique la nécessité d'observer ces activités sans relâche, par les moyens propres aux sciences sociales (étude de traces et d'archives, observation, entretiens, questionnaires) et d'affiner constamment ces outils en fonction des contextes spatio-temporels. La spécificité des sciences sociales repose aussi sur l'existence d'une proximité particulière entre les chercheurs et leurs objets, proximité qui permet l'usage de moyens de recherche comme l'immersion ou l'empathie, selon une logique compréhensive. Naturellement, il est parfois utile de faire appel aux mathématiques ou aux simulations informatiques, mais comme des outils d'analyse de phénomènes très complexes, et non de mise en œuvre de « lois » qui permettraient d'élaborer des modèles prédictifs.

Cette conception des sciences sociales est très largement répandue, mais elle n'est pas unanime. En effet, toutes leurs disciplines sont confrontées de façon plus ou moins forte à des tentatives pour les « durcir » par l'introduction de méthodes issues des sciences de la nature. Lorsqu'elles réussissent, ces tentatives modifient ces disciplines, dont des portions plus ou moins larges deviennent étrangères aux sciences sociales, comme des terres rendues stériles par l'abus de produits chimiques. Si l'histoire, la sociologie et l'anthropologie ont jusqu'à présent relativement bien résisté, malgré certaines dérives de la « quantophrénie » que dénonçait naguère Pitrim Sorokin pour la sociologie, ou les tentatives de réduire l'anthropologie au biologique, d'autres disciplines sont confrontées à diverses entreprises de « durcissement ». La géographie humaine est parfois soumise à la tentation de s'en remettre aux images satellites sans les relier suffisamment à des données de terrain. La psychologie sociale est menacée de disparition sous l'effet de la réduction du psychologique au neuronal<sup>15</sup>. L'économie est l'objet d'une sorte d'« épuration épistémologique » de la part des tenants du modèle standard et de l'économie mathématique, ce qui a pour effet de renvoyer les économistes les plus proches des sociologues et des historiens vers d'autres disciplines (science politique, aménagement, ...). Bref, des pans entiers de spécialités qui pourraient au premier regard relever des sciences sociales ont été au fil du temps transformés en des sortes d'imitations des sciences de la nature dont on ne peut pas espérer beaucoup de progrès dans la compréhension du monde social. Symétriquement, si les sciences sociales se font grignoter par des chercheurs venus des sciences de la nature ou des mathématiques, elles fabriquent aussi de nouveaux objets et de nouvelles spécialités : études culturelles, information et communication, aménagement, etc. Ces spécialités récentes souffrent de cadres théoriques et méthodologiques trop incertains et leurs productions sont à juste titre jugées souvent sévèrement par les sociologues, les anthropologues ou les historiens. Mais elles ouvrent des espaces nouveaux et elles participent au processus permanent d'adaptation des sciences sociales aux évolutions du monde.

Les réflexions rassemblées dans cet ouvrage s'inspirent parfois de certaines notions utilisées par les sciences de la nature, mais elles sont entièrement situées dans l'espace des sciences sociales tel qu'il est dessiné par ce que je viens d'exposer. Il ne s'agit nullement de « durcir » les sciences sociales de l'extérieur, par importation de modèles issus de sciences qui seraient plus rigoureuses. Il s'agit de les renforcer de l'intérieur sur leurs propres bases, les importations d'idées devant passer par une refondation à partir de ces bases.

---

<sup>15</sup> Dans leur état actuel, les sciences cognitives me semblent peu susceptibles d'apporter des éclairages sur des processus aussi complexes que ceux qui font l'objet des sciences sociales. Ainsi, des travaux récents ont remis en cause toute la méthodologie de l'imagerie cérébrale lorsqu'elle est appliquée aux comportements sociaux. Par exemple, des expériences réalisées sur des saumons morts ont abouti à des « résultats » similaires à ceux qui étaient revendiqués dans des travaux sur des sujets humains vivants (Cornelius Borck, 2013, « Comment faire du vaudou avec l'imagerie cérébrale fonctionnelle ? », *Revue d'anthropologie des connaissances*, Vol. 7, n° 3, p. 571-587). Plus généralement, beaucoup de travaux publiés dans ce domaine semblent peu fiables et marqués par des biais de confirmation (le fait d'interpréter des résultats très peu significatifs en fonction de convictions préalables).

## Objectiver avec prudence

Les sciences sociales sont régulièrement le lieu de débats épistémologiques sur les formes d'objectivation des phénomènes sociaux. Des chercheurs font des hypothèses plus ou moins précises sur les logiques d'action des personnes dont ils étudient les activités alors que d'autres s'interdisent d'interpréter les comportements et les propos de ces personnes autrement que ces personnes ne le font elles-mêmes. Des chercheurs catégorisent des personnes ou des activités en fonction de leurs grilles d'analyse alors que d'autres évitent autant que possible d'utiliser des catégories qui ne seraient pas revendiquées par les personnes dont ils étudient les activités. Ces débats se traduisent par la mise en scène d'oppositions plus ou moins radicales qui sont entre autres liées à la valeur accordée par les uns et les autres aux différents types de méthodes, les analyses statistiques d'un côté, l'observation de type ethnographique de l'autre, et à la façon dont les uns et les autres définissent la rigueur scientifique. Je vais préciser ma position sur ces deux aspects.

J'ai la conviction qu'on ne peut pas faire de science sociale sans pratiquer une forme ou une autre d'objectivation. L'observation, même la plus prudente et la plus respectueuse des personnes dont les activités sont étudiées, implique toujours la présence d'un observateur qui est par nature exogène, même lorsqu'il est « participant ». Elle implique également des choix portant sur les moments, les lieux, les informations à consigner. Tout cela construit un regard externe sur un ensemble d'activités. Les histoires de vies, même lorsqu'elles font une grande place aux propos des personnes interrogées, résultent d'un dispositif d'entretien, des relances de l'enquêteur, du choix des éléments à retenir. Même lorsqu'ils sont très soucieux du respect de leurs sources, les historiens les ont délimitées et ont choisi des angles d'analyse. Les effets de totalisation qui résultent de l'assemblage d'observations, d'entretiens, de questionnaires ou de sources diverses relèvent de l'objectivation. Mais bien sûr, cela implique de la part des analystes un grand nombre de choix, sur la sélection des informations recueillies ou retenues, sur les formes d'interprétation que l'on juge acceptables ou non, sur les façons de monter en généralité à partir des analyses les plus proches du matériau. Par exemple, je suis très prudent dans les interprétations et ne m'engage que très rarement dans des spéculations sur les raisons d'agir des personnes que celles-ci ne percevraient pas ou dont elles ne parleraient pas, non pas que je croie que ces raisons « inconscientes » ou « masquées » n'existent pas, mais plus simplement parce que je ne sais pas comment les identifier. Pour autant, je ne rejette pas du tout les analyses de collègues qui se lancent dans ce genre d'exercice, à partir du moment où ils explicitent la façon dont ils s'y prennent concrètement pour faire apparaître ces éléments. Cela donne la possibilité de lire leur travail de façon critique et d'en retenir ce qui semble solide, quitte à laisser de côté certains aspects.

Je ne crois pas qu'il y ait de méthode intrinsèquement plus rigoureuse que d'autres. Ceux qui utilisent des questionnaires ou effectuent des analyses quantifiées à partir de sources existantes pensent parfois que cette quantification offre plus de garanties de rigueur, à l'instar de l'image qu'ils se font des sciences de la nature. Ils oublient souvent que ces données dépendent fortement du rapport des enquêtés aux types d'interrogation et d'enregistrement dont ils font l'objet, et des dispositifs de collecte et de mise en forme des informations. La sophistication des techniques d'analyse peut conduire à une fausse rigueur et une perte de contact avec les situations sociales concrètes<sup>16</sup>. Les praticiens de l'entretien biographique sont plus attentifs aux logiques des

---

<sup>16</sup> Beaucoup d'analyses statistiques tendent à oublier les approximations sur lesquelles sont construites les variables et à mal interpréter les résultats produits par les techniques multivariées (résumés graphiques de type analyse des correspondances, classifications, régressions multiples, etc.) qui ne sont jamais que des mises en forme de corrélations. En particulier, l'interprétation causale des régressions est souvent discutable, de même que la réduction des interprétations des analyses factorielles à ce qui apparaît sur les graphiques... L'ouvrage de Jean-Michel Chapoulie sur la connaissance du monde social (*Enquête sur la connaissance du monde social...*, 2017) comprend un chapitre consacré aux méthodes statistiques qui fait un point très informé et argumenté sur leurs limites.



personnes, mais ils peuvent se laisser entraîner à surestimer la cohérence des parcours<sup>17</sup> et surtout verser dans une recherche de sens pour tous les aspects de ces parcours dont ils ont connaissance, dérivant parfois vers ce qui ressemble à une mauvaise psychologie. Les adeptes des méthodes ethnographiques sont souvent persuadés que les heures qu'ils passent sur le terrain garantissent un réalisme plus grand et une rigueur supérieure à celle de toutes les autres méthodes. Ils oublient dans ce cas les limites imposées par les choix de lieux et de moments de ces observations, et des informations collectées, choix qui conduisent à saisir seulement des manifestations momentanées d'activités qui se ramifient dans l'espace, dans le temps et dans des univers sociaux variés. Les chercheurs en sciences sociales devraient être capables de pratiquer les différentes méthodes, même s'ils en privilégient certaines, plus adaptées à leurs problématiques, leurs objets, les niveaux d'analyse qu'ils choisissent. Ou, s'ils ne les maîtrisent pas toutes, ils devraient au moins pouvoir tirer parti du travail de leurs collègues sans les disqualifier par principe<sup>18</sup>.

## Engagement vers la vérité

Humains parmi d'autres humains, tous les chercheurs en sciences sociales sont confrontés à la question de leur position relativement aux enjeux politiques de leur temps. C'est toute la question de l'engagement des chercheurs, qui a donné lieu à de nombreux débats, notamment en sociologie<sup>19</sup>. Il me semble que, en résumant, ce type de débat met en scène en général trois types de positions. La première relève d'une logique d'« ingénierie sociale » (cette expression est surtout utilisée par ceux qui critiquent cette position), qui consiste à réaliser des études ou des expertises pour éclairer les décisions des pouvoirs publics ou de dirigeants d'entreprises. La deuxième est celle de la « critique », qui cherche à donner aux citoyens, et en particulier aux plus dominés, les armes pour contester les différents types de pouvoirs. Enfin, la troisième position, « analytique » relève d'un repli sur une sphère scientifique conçue comme relativement autonome et ayant ses logiques propres.

Je ne crois pas que ces positions s'opposent absolument, elles dessinent simplement un espace au sein duquel se situe chaque production des sciences sociales. Aucune ne se réduit à l'une ou l'autre de ces positions : l'ingénierie ou la critique ne peuvent se passer de « moments analytiques » sans lesquels leurs interprétations perdraient de leur crédibilité ; la posture analytique ne peut jamais évacuer en totalité la question du rapport au politique dans la mesure où les données traitées sont le produit de situations politisées et où les interprétations des chercheurs peuvent à tout moment devenir des enjeux de débat public<sup>20</sup> ; la critique est souvent la base d'une ingénierie

---

<sup>17</sup> Pierre Bourdieu pointait ce défaut il y a 30 ans dans son article « L'illusion biographique » (*Actes de la recherche en sciences sociales*, n° 62-63, 1986, pp. 69-72), un texte par ailleurs critiquable sur sa conception de la stabilité des structures sociales.

<sup>18</sup> Le déni de légitimité à l'égard de chercheurs ayant des pratiques différentes est fréquent dans l'univers des sciences sociales. Outre les enjeux de domination au sein du champ que décrit bien une sociologie inspirée des travaux de Pierre Bourdieu, il me semble que ce déni correspond aussi à une sorte de besoin de se rassurer sur sa propre valeur par le dénigrement du travail de collègues perçus comme rivaux. Cela ne signifie pas que tous les travaux se valent, et qu'il ne faut pas user en permanence de sens critique. Dans le monde très hétérogène des sciences sociales, la distance critique doit être permanente, mais elle devrait à mon sens éviter de fonctionner par rejet de blocs entiers de travaux, même si ce tri grossier est évidemment plus économe en temps qu'un examen détaillé de chaque énoncé. Cet examen détaillé pose un autre problème, qui est la nécessité de maîtriser une variété assez étendue de cadres conceptuels et de disposer d'une vision d'ensemble des traditions de recherche. Il est naturellement bien plus simple de se placer à l'intérieur d'un courant bien défini dont on maîtrise bien les codes et de ne pas en sortir...

<sup>19</sup> Voir par exemple le dossier de la revue *Sociologie du Travail* sur « l'engagement du sociologue » (Volume 41, Issue 1, 3 Janvier 1999) ou encore, plus récemment, l'ouvrage collectif dirigé par Pascale Haag et Cyril, *Faire des sciences sociales – Critiquer*, Paris Editions de l'EHESS.

<sup>20</sup> C'est ce que me semblent oublier Gérald Bronner et Étienne Géhin dans un ouvrage qui discute la sociologie critique avec des arguments parfois intéressants (*Le danger sociologique*, Paris, PUF, 2017), mais qui fondent leurs propositions

alternative ; l'ingénierie même la moins réflexive peut être amenée par les données elles-mêmes à produire une critique. Par ailleurs, un même auteur peut selon les périodes de sa carrière et les contextes de son activité privilégier une position ou une autre. Etudiant en mathématiques ayant abordé la sociologie à la toute fin des années 1970 sur la base d'un marxisme « analytique » (les œuvres de Marx considérées comme des outils intellectuels pour comprendre le monde plutôt que comme des programmes d'action), j'ai plutôt situé mes travaux sur ce registre analytique et mon objectif premier a toujours été de satisfaire ma propre curiosité. Comme beaucoup de collègues, j'ai cependant souvent obtenu des subventions de la part de diverses administrations publiques en faisant valoir l'intérêt potentiel de mes recherches pour répondre à certaines de leurs interrogations. Sollicité parfois pour proposer des recommandations, j'ai en général refusé de le faire, considérant que les éclairages que la recherche en sciences sociales peut produire ne débouchent jamais sur des solutions uniques et qu'il est de la responsabilité d'instances démocratiques de faire les choix politiques. Je me suis donc rapproché d'une logique d'ingénierie mais en conservant la priorité du registre analytique. Enfin, au fil des années, je me suis rendu compte que certains des résultats robustes que je pouvais obtenir sur les dynamiques économiques locales ou sur la géographie des activités scientifiques entraient en contradiction avec des postulats fondant des politiques publiques<sup>21</sup>. Cela m'a conduit à mettre en doute ces postulats et donc à me situer cette fois-ci sur un registre critique puisque, privées de ces postulats, ces politiques semblent bien difficiles à justifier. Je me situe donc prioritairement du côté du pôle analytique, ce qui ne signifie pas que mes travaux soient déconnectés de toute dimension politique, mais que je cherche à tenir à distance mes propres engagements, au moins le temps de la construction des données et de l'analyse, engagements qui sont par ailleurs très banals : défense des droits humains, souci du devenir de la planète, rejet des inégalités et des injustices. Mon engagement dominant est donc orienté vers une recherche de vérité, que je conçois comme un horizon normatif et non comme le produit assuré d'une méthodologie. Si la vérité est l'horizon logique d'une posture analytique, on pourrait dire que la justice est celui d'une posture critique et l'efficacité celui d'une posture d'ingénierie. Ces horizons ne sont pas contradictoires, mais ils indiquent des priorités différentes.

## Ontologie et terminologie

Ce livre aborde des questions d'ontologie. Le mot fait un peu peur tant il est chargé d'une longue histoire du côté des philosophes et porteur de questions très fondamentales et de débats sans fin sur la nature des êtres. Ce n'est pas ce qui m'intéresse prioritairement ici. L'ontologie que j'essaie de construire n'est pas une réponse ultime et générale à la question de l'être. J'utilise ce terme ici pour désigner un ensemble de conventions permettant d'étudier un domaine donné, un peu à la manière des informaticiens, ce que certains philosophes désigneraient peut-être comme une axiomatique plutôt que comme une ontologie. Plus précisément, la question qui m'intéresse est celle des catégories utilisables pour décrire le monde social. On met toujours en œuvre des ontologies, aussi bien dans la vie quotidienne que dans la recherche en sciences sociales, et plus encore dans l'écriture de ces sciences. Comme le soulignait l'historien William Sewell il y a quelques années, « les sciences sociales ont bien plus développé des méthodologies que des ontologies. Mais les méthodologies impliquent toujours en réalité des ontologies, qu'elles soient implicites ou

---

alternatives sur une posture poppérienne un peu naïve et une confiance à mon sens très imprudente dans les neurosciences.

<sup>21</sup> Michel Grossetti, Denis Eckert, Marion Maisonobe and Josselin Tallec, 2016, « Four commonly held beliefs about the geography of scientific activities », in Richard Shearmur, Christophe Carrincazeaux and David Doloreux (dir.), *Handbook on the Geography of Innovation*, Edward Elgar Publishing, pp. 223-240 ; Olivier Bouba-Olga et Michel Grossetti, 2015, « La métropolisation, horizon indépassable de la croissance économique ? », *Revue de l'OFCE*, pp.117-144.

explicités (...) Ce que nous pouvons étudier dans les sciences sociales et la façon dont nous pouvons l'étudier sont inséparables de nos ontologies sociales »<sup>22</sup>.

J'ai travaillé en me fondant sur ma propre expérience de chercheur, plutôt orienté vers le travail empirique, ainsi que sur la connaissance que j'ai pu construire au fil de mon parcours sur les théories et les pratiques des sciences sociales. Alors que l'ouvrage était déjà bien avancé, j'ai découvert l'existence d'une communauté de philosophes des sciences sociales<sup>23</sup> dont je n'avais auparavant qu'une perception très partielle. Je me suis livré à quelques explorations de cette littérature et y ai trouvé sur certains points des convergences avec mes propres réflexions, mais celles-ci sont construites avant tout à partir du travail empirique et des méthodes des sciences sociales, ce qui introduit inévitablement un décalage avec la démarche beaucoup plus théorique et systématique de ces philosophes. J'ai travaillé en ayant toujours en tête la position du chercheur de terrain et ses façons d'appréhender les situations sociales, ce qui fait que mon souhait est que l'ontologie que je présente ici ne soit pas seulement robuste, mais qu'elle soit tout aussi « ancrée ».

Une ontologie adaptée aux sciences sociales, à leurs objets et à leurs méthodes, n'est évidemment pas une ontologie ultime qui serait dotée d'une sorte de supériorité sur celles d'autres sphères d'activité. Les chercheurs en sciences sociales sont sans cesse confrontés aux ontologies mises en œuvre par les personnes dont ils étudient les activités et il est parfaitement logique de chercher à identifier ces ontologies, de les prendre en compte soigneusement. Mais ils ne peuvent faire autrement que d'avoir leur ontologie propre, celle de leur activité. Un médecin a forcément des catégories pour désigner ce dont souffrent ses patients et ce qu'il peut faire pour les aider. Dans le monde contemporain, il se réfère à des maladies, des symptômes, des thérapies. Un éleveur de brebis a ses catégories pour désigner les espaces dédiés à son activité, les types de nourriture, les brebis. Un chercheur en sciences sociales met en œuvre ses propres catégories, forgées par les travaux de ses prédécesseurs et de ses collègues et par sa propre expérience.

Comme je l'ai exposé plus haut, mon intention n'est pas d'inventorier de façon exhaustive les ontologies existantes en sciences sociales. Elle est plutôt de présenter les bases possibles d'une ontologie synthétique, construite en recherchant le plus de compatibilité possible avec celles qui existent déjà dans les sciences sociales empiriques, même si elle implique des choix et donc des limites dans cette recherche de compatibilité. Mais j'ai recherché la plus grande robustesse possible, c'est-à-dire la capacité des catégories proposées à fonctionner sur des terrains et des problématiques les plus variés possibles.

Pour désigner ces catégories je ferai bien sûr des choix de terminologie, mais mon objectif n'est pas du tout d'imposer tel ou tel terme qui me semble plus commode ou plus pertinent. Il ne s'agit pas de proposer un esperanto des sciences sociales, plutôt de réfléchir aux catégories fondamentales dont les sciences sociales ont besoin pour décrire les phénomènes sociaux. Les mots sont importants mais la reconnaissance de cette importance ne devrait pas conduire à une sorte d'autisme théorique qui empêcherait de voir les similarités avec d'autres vocabulaires. Les termes que je propose sont seulement des conventions, chacun recouvre dans mon esprit une classe de termes partiellement équivalents, dont l'intersection des domaines de signification est précisément la notion que je cherche à cerner. Ce sont ces notions qui sont importantes, non les mots en eux-mêmes. Bien sûr je m'efforcerai d'examiner les avantages et les limites des termes choisis, mais je ne vois aucun inconvénient à ce qu'on leur en substitue d'autres de la même classe d'équivalence. Je suis parfaitement conscient des problèmes d'étymologie, de la polysémie, des connotations, des ancrages théoriques et des usages variés de chacun des termes. Lorsque l'on choisit d'écrire les sciences sociales en langage naturel, on se trouve forcément confronté à ces problèmes. Mais je ne crois pas que ce soit une bonne chose pour ces sciences de s'enfermer dans des débats sans fin sur les mérites comparés de tel ou tel terme, qui sont inséparablement des luttes pour imposer la

---

<sup>22</sup> William Sewell Jr, 2005, *Logics of history. Social theory and social transformation*, Chicago, Chicago University Press, citation page 320 (ma traduction).

<sup>23</sup> En particulier le *European Network for the Philosophy of the Social Sciences* (ENPOSS) que mon collègue toulousain Raphaël Kuntzler m'a fait découvrir, ainsi que les travaux de Margaret Gilbert, Raimo Tuomela, etc.

légitimité ou la domination symbolique de ceux qui l'utilisent. On peut être réflexif sur les choix de terminologie sans pour autant se priver de chercher des correspondances, des traductions, des hybridations, des formes créoles. Or, l'objectif de ce livre est précisément de jeter des ponts entre des courants théoriques à mon sens trop souvent enfermés dans des terminologies devenues rigides, donc de prendre le risque de proposer une terminologie ouverte, flexible, mais maîtrisée. Cela implique de ne pas chercher à créer un vocabulaire spécifique, ou choisir des termes qui signifieraient l'adhésion à une théorie très fermée, mais plutôt de choisir les mots les plus communs, les plus courants, les plus simples, et de signaler autant que possible les liens avec d'autres termes. Pour que ce choix ne débouche pas sur une sorte de vision simpliste et naïve de phénomènes sociaux dont je cherche justement à saisir la complexité, je propose systématiquement des définitions, tout en sachant bien les limites de cet exercice, et ses risques — l'ambiguïté étant en général plus favorable à la diffusion des propositions théoriques.

Ce livre présente donc un vocabulaire mais ce n'est pas un dictionnaire. Les termes proposés peuvent être remplacés par d'autres, ce qui compte étant les catégories auxquelles ces mots sont associés. C'est ce que j'entends par « ontologie ».

## Entités – processus – relations

Lorsque l'on aborde des questions d'ontologie, on se trouve nécessairement confronté à des alternatives récurrentes. Une de ces alternatives porte sur les liens entre statique et dynamique : faut-il privilégier des formes stables ou des processus ? Il me semble que la célèbre première phrase du *Tractatus logico-philosophicus* de Ludvig Wittgenstein « le monde est tout ce qui a lieu » peut être interprétée comme l'affirmation d'une primauté des processus (il écrit aussi « l'ensemble des faits, non pas des choses »). Les entités sont alors perçues comme la forme provisoire prise par des processus<sup>24</sup>. Une autre alternative oppose cette fois-ci les entités aux relations : faut-il privilégier une ontologie relationnelle comme le suggèrent certains analystes de réseaux<sup>25</sup> ? Dans ce cas, les relations définissent les entités. Le présent ouvrage « penche » un peu du côté des dynamiques, en étant extrêmement attentif aux processus, et il accorde également beaucoup d'importance aux relations et aux réseaux qu'elles constituent. Je crois cependant que ces alternatives sont un peu des problèmes de la poule et de l'œuf : comment décrire des processus sans faire état des entités qui y figurent ? Comment ne pas voir que les entités évoluent, se transforment, font l'objet de processus, voire peuvent être vues comme des formes provisoirement stabilisées de processus ? Comment définir des relations sans évoquer les entités qu'elles incluent et relient ? Comment isoler les entités des multiples relations dans lesquelles elles se trouvent engagées ? En fait, mettre l'accent sur les processus ou les relations permet d'éviter les simplifications liées à des conceptions très fixistes et substantielles des entités, conceptions qui encombrant souvent les sciences sociales. Cependant je ne pense pas que dissoudre les entités dans les processus ou les relations soit une bonne solution<sup>26</sup>.

---

<sup>24</sup> C'est l'option choisie par Pierre Livet et Frédéric Nef dans une entreprise dont l'esprit est proche sur certains points de ce que je présente ici, mais qui est plus orientée vers la recherche d'une ontologie philosophique générale (*Les Êtres sociaux. Processus et virtualité*, Paris, Éditions Hermann, 2009). Le sociologue Andrew Abbott s'est efforcé également de repenser sa discipline à partir des processus (Andrew Abbott, 2016, *Processual Sociology*, Chicago, University of Chicago Press).

<sup>25</sup> Mustafa Emirbayer, 1997, "Manifesto for a relational sociology", *American Journal of Sociology*, Vol. 103, No. 2, pp. 281–317 ; Ann Mische, 2011, "Relational Sociology, Culture, and Agency" in John Scott and Peter Carrington (eds.), *The Sage Handbook of Social Network Analysis*, London: Sage Publications, pp. 80-97.

<sup>26</sup> J'ai découvert que ma perspective sur cette question rejoint celle de spécialistes d'ontologies formelles, qui désignent ce que j'appelle entités comme des « continuants » et ce que j'appelle des processus comme des « occurrents », mais qui consacrent également un chapitre aux « relations » (Robert Arp, Barry Smith, Andrew D. Spear, 2015, *Building Ontologies with Basic Formal Ontology*, Cambridge Mass., The MIT Press). Pour ce qui concerne les entités et les activités, ce que je présente est également proche du point de vue de certains philosophes des sciences (Peter Machamer, Lindley Darden, Carl F. Craver, 2000, « Thinking about Mechanisms », *Philosophy of Science*, Vol.67, n°1, pp.1-25.).

Une façon de résoudre ce problème sans tomber dans les impasses des différents réductionnismes est de faire appel à la notion d'émergence.

## Emergentisme

La notion d'émergence permet de rendre compte de l'apparition de niveaux d'organisation du monde qui ne se réduisent pas à leurs composants. On considère en général que la notion a été définie à la fin du XIXe siècle au sein de la philosophie britannique par des auteurs comme John Stuart-Mill, Samuel Alexander, Charlie Dunbar Broad, ou le pionnier de la psychologie George Henry Lewes, que l'on crédite souvent du premier usage du terme dans son sens actuel<sup>27</sup>. L'idée d'émergence peut être vue comme une forme de holisme (le tout est plus que la somme des parties) dont la caractéristique est de se centrer sur la dynamique plutôt que sur des situations statiques : le « tout » se construit à partir des « parties » dans un processus, l'émergence, et il acquiert durant un temps de « vie » supérieur au temps d'observation de ces parties une autonomie vis-à-vis de ces parties<sup>28</sup>. Cette autonomie se manifeste par le fait que les théories qui rendent compte des « parties » ne permettent pas de comprendre le « tout », ni d'en prédire le comportement. Les propriétés de l'eau ne se réduisent pas à celles de l'oxygène et de l'hydrogène. Une fois « émergée » de la matière il y a environ 3,5 milliards d'années sur notre planète, la vie ne s'est plus réduite à ses composants physiques et elle a développé des propriétés spécifiques qu'il faut étudier en tant que telles. La notion d'émergence a été utilisée par de nombreux auteurs comme l'économiste Hayek (pour qui les marchés sont des formes émergentes de l'activité des agents économiques) ou le physicien Robert Laughlin qui considère que les lois de la physique à certains niveaux sont irréductibles à celles des niveaux plus fondamentaux. La notion d'émergence est une alternative au réductionnisme qui consiste à rechercher l'explication des phénomènes dans des constituants sans cesse plus élémentaires. Dans ses versions les plus radicales, l'émergence suppose que les niveaux d'organisation du monde émergent les uns des autres avec chacun une certaine autonomie sans qu'un niveau soit primordial ou plus fondamental que les autres.

La notion d'émergence est rarement théorisée en tant que telle dans les sciences sociales, même si le terme est couramment utilisé pour désigner des changements sociaux qui s'amorcent. Lorsqu'elle fait l'objet d'une explicitation théorique, la notion peut être rattachée à des approches très différentes selon les auteurs qui l'emploient. Elle a été utilisée explicitement par des théoriciens anglophones engagés dans des débats sur le caractère causal des entités collectives<sup>29</sup>. Elle a été mobilisée également par des chercheurs plus tournés vers l'empirie, en l'occurrence des spécialistes de l'analyse des réseaux sociaux, pour qui les relations émergent des interactions, leur ensemble constituant un réseau, lequel structure le monde social<sup>30</sup>. Parmi les chercheurs qui se sont intéressés aux phénomènes d'émergence figure l'un des contributeurs majeurs de ce courant de recherche, Harrison White, qui utilise les notions d'encastrement et de découplage pour désigner l'émergence des formations sociales et des relations de dépendance qu'elles entretiennent<sup>31</sup>. J'ai proposé de généraliser ces notions pour analyser la tension permanente entre l'existence de chaque entité

---

<sup>27</sup> Olivier Sartenaer, 2018, « Emergence », dans M. Kristanek (dir.), *l'Encyclopédie philosophique*, URL: <http://encyclophilo.fr/emergence-a/>

<sup>28</sup> Dans un ouvrage présentant sa sociologie « processuelle », Andrew Abbott semble identifier l'émergentisme à toutes les formes de holisme : « Pour les émergentistes, les systèmes sociaux constituent un niveau indépendant, dont les structures pleinement sociales contraignent les phénomènes individuels "en dessous d'eux". » (*Processual Sociology*, 2016, page 35), ce qui n'est pas du tout la perspective adoptée ici, comme on le verra au fil de l'ouvrage.

<sup>29</sup> David Elder-Vass, 2010, *The Causal Power of Social Structures. Emergence, Structure and Agency*, Cambridge: Cambridge University Press ; Robert Keith Sawyer, 2005, *Social Emergence. Societies as Complex Systems*. Cambridge: Cambridge University Press.

<sup>30</sup> Voir Alain Denegre et Michel Forsé, 2004, *Les réseaux sociaux*, Paris, Armand Colin, ainsi que, Linton C. Freeman, 2004, *The Development of Social Network Analysis: A Study in the Sociology of Science*, Vancouver, Empirical Press.

<sup>31</sup> Harrison White, 2011, *Identité et contrôle. Une théorie de l'émergence des formations sociales*, Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales.

sociale comme entité autonome et sa dissolution « vers le bas » en une série de constituants ou « vers le haut » comme constituant d'un ensemble plus vaste<sup>32</sup>. L'encastrement devient alors le processus d'accroissement des dépendances et le découplage le processus d'autonomisation, de renforcement de la spécificité, d'émergence. Dans cette perspective, le découplage d'une entité est donc toujours relatif, c'est un équilibre précaire entre des encastnements nécessaires et le maintien d'une autonomie par rapport aux autres entités. Les deux extrêmes du processus signent la disparition des entités : l'encastrement peut devenir une dissolution et le découplage un isolement fatal dans le monde social.

La notion d'émergence permet d'échapper aux limites des définitions binaires du statut des entités (existe / n'existe pas) pour introduire l'idée d'un continuum entre une dissolution et une autonomisation, en plaçant au centre de l'analyse la dimension dynamique des entités sociales. Celles-ci sont toujours considérées comme des équilibres provisoirement stables dans des processus aux temporalités diverses. Le travail que je présente ici s'efforce de tirer parti de cette perspective pour les sciences sociales générales.

## Niveaux d'action et d'analyse

La perspective « émergentiste » est également utile pour résoudre les problèmes de « méréologie », c'est-à-dire de relation entre des niveaux plus ou moins agrégés. C'est la traditionnelle question des « niveaux d'analyse ». Je reprendrai et développerai ici une conception déjà présente dans *Sociologie de l'imprévisible* et d'autres textes<sup>33</sup>. Dans cette conception, la traditionnelle opposition théorisée par les sociologues entre le « micro » et le « macro », avec plus ou moins de « meso » entre les deux, devient une dimension des phénomènes sociaux parmi d'autres au sein d'un espace qui en compte trois. La première dimension, la **masse**, qui correspond à cette préoccupation des sociologues, désigne le nombre d'entités impliqués par un phénomène à un moment donné. La deuxième dimension, la **durée**, plus souvent explorée par les historiens<sup>34</sup>, qualifie le déploiement des phénomènes dans le temps. La troisième dimension, la **généralité**, est la plus complexe parce qu'elle met en jeu la conception des structures sociales elles-mêmes. Elle désigne le nombre de contextes sociaux jugés pertinents impliqués par une situation sociale. Si par exemple l'on prend comme base les sphères sociales classiquement identifiées par les sociologues, le travail, l'éducation, la santé, le politique, et autres, alors la généralité est le nombre de contextes différents impliqués par un phénomène à un moment donné. Quels que soient les niveaux de masse et de durée considérés, un phénomène mettant en jeu le travail et la santé par exemple, peut être considéré comme plus général qu'un autre qui reste confiné dans l'une de ces deux sphères. Je reviendrai plus longuement sur ces trois dimensions et en particulier sur la dernière, à mon sens indispensable, mais qui pose de nombreux problèmes.

---

<sup>32</sup> Michel Grossetti, 2004, *Sociologie de l'imprévisible. Dynamiques de l'activité et des formes sociales*, Paris, Presses Universitaires de France.

<sup>33</sup> Pour une présentation synthétique de cette conception, voir Michel Grossetti, 2011, « L'espace à trois dimensions des phénomènes sociaux. Echelles d'action et d'analyse », *SociologieS*, <http://sociologies.revues.org/index3466.html>

<sup>34</sup> On se souvient par exemple des trois rythmes historiques définis par Fernand Braudel : « Une histoire quasi immobile, celle de l'homme dans ses rapports avec le milieu qui l'entoure (...). Au-dessus de cette histoire immobile se distingue une histoire lentement rythmée (...) une histoire sociale, celle des groupes et des groupements (...) enfin (...) l'histoire à la dimension non de l'homme mais de l'individu, l'histoire événementielle » (Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, 1949, édition de 1990, p. 17).

## L'entrée par le niveau intermédiaire

Les éléments d'ontologie que je vais présenter sont conçus à partir d'une entrée dans les phénomènes sociaux qui s'effectue à un niveau que l'on peut qualifier d'« intermédiaire ». Si l'on déploie les phénomènes étudiés classiquement par les sciences humaines et sociales sur les dimensions de masse et de durée (tableau 1), le niveau intermédiaire se situe sur la case centrale, et recouvre une gamme de phénomènes plus durables que l'interaction, et qui peuvent être relativement massifs, mais n'atteignent pas pour autant le niveau des grandes masses et des longues durées. Ainsi défini, le niveau intermédiaire est celui auquel se cristallisent les formes sociales qui sont au plus près des individus et de l'activité sociale ordinaire. Ces formes sont des structures sociales « à portée de main » et telles qu'elles se présentent dans les moments d'émergence, avant de gagner éventuellement en importance numérique et de se stabiliser dans une certaine durée. Ce niveau d'analyse facilite la réflexion sur les ontologies parce qu'il est par construction connecté aux niveaux les plus fins, proches des activités en train de s'effectuer, autant qu'à ceux des grandes masses ou durées, plus à même d'identifier des structures pérennes. Je ne considère pas ce niveau d'analyse comme premier ou plus fondamental que d'autres. Ce niveau est adapté à certaines problématiques plus qu'à d'autres, à certaines méthodes plus qu'à d'autres. C'est simplement le niveau auquel j'ai le plus souvent situé mes travaux et je ne puis donc éviter que cela oriente les outils présentés dans ce livre.

**Tableau 1. Typologie des phénomènes sociaux selon les niveaux de masse et de durée**

échelle de temps échelle de masse	I temps bref de l'immédiateté ou du très court terme	II temps biographique (< vie humaine)	III temps historique (> vie humaine)
1 interaction (quelques dizaines au plus)	Interaction Séquences d'action	Parcours de vie Relations dyadiques durables, petits groupes	Lignées familiales
2 organisation, système d'action, réseau, (quelques milliers au plus)	Rassemblement collectif, spectacle, colloque, volumes sonores, ambiances	Réseaux, organisations, collectifs, genèse des collectifs intermédiaires	Dynasties, Communautés locales
3 masse	Événements de masse, moments historiques (manifestations, révolutions, grèves)	Genèse ou évolution de grands collectifs (grandes entreprises ou institutions, classes, « mondes » stabilisés)	Genèse des institutions (états, marché, école, « mondes », « champs », etc.), « modes de production », « civilisations » (Braudel)

Si je me suis efforcé de dresser un tableau d'ensemble, d'explorer tous les niveaux d'analyse, en m'appuyant sur les travaux des collègues ou sur un travail plus théorique, c'est le niveau intermédiaire (particulièrement développé dans les chapitres 5 à 8) dans lequel je suis le plus à l'aise et pour lequel je proposerai les analyses les plus avancées.

## Étapes

La première partie examine les niveaux les plus « micros », tant sur le registre des entités que des activités. Le premier chapitre (<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02518363/document>) porte sur les **entités** les plus « élémentaires » de l'ontologie statique que je propose. Le choix de

commencer par cet aspect statique s'explique par le souci de traiter d'emblée la question de la spécificité des sciences sociales, qui étudient des activités impliquant des humains, donc des êtres particuliers. J'examinerai le statut que l'on peut donner du point de vue de ces sciences aux membres de l'espèce humaine, aux animaux, aux objets, mais aussi à des entités cognitives et discursives. Ce chapitre présente des catégories et leurs définitions mais laisse également ouvertes certaines questions comme celle du statut des animaux ou plus généralement des êtres vivants. Il inclut une dimension dynamique dans la mesure où je propose de dissocier les entités de leur statut dans l'interaction, donc dans un processus. Le deuxième chapitre (<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02516765/document>) se situe lui complètement sur le versant des dynamiques et aborde les **activités**, considérées comme les processus sociaux, eux aussi les plus « élémentaires », recouvrant ce que les sciences sociales désignent comme des actions, des interactions, des pratiques ou des comportements. Le troisième chapitre (<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02515234/document>) complète la trilogie des points de départ possibles pour des constructions d'ontologies, c'est-à-dire les **relations**. Ces trois chapitres se complètent. Aucun de leurs objets n'est considéré comme premier vis-à-vis des autres. Entités, activités et relations se définissent les unes par rapport aux autres.

La deuxième partie, également composée de trois chapitres explore les assemblages d'entités et d'activités, en jouant sur les deux registres de l'idée de configuration. Le quatrième chapitre (<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02513006/document>) aborde des formes sociales plus massives avec deux notions génériques situées sur le versant des entités, les **réseaux** et les **collectifs**. Les relations formant la base des réseaux étant considérées comme des collectifs dyadiques (qui impliquent deux entités), les deux notions doivent être définies dans un même mouvement. Les collectifs se définissant à partir du partage de ressources par des personnes, ce chapitre aborde aussi le versant des processus en définissant la notion de **sphère d'activité**, comme ensemble d'activités partageant des ressources. La notion d'**institution** vient compléter ces définitions en désignant les assemblages de ressources de coordination qui font tenir les collectifs ou les sphères d'activités explicites. Le cinquième chapitre (<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02512115/document>) explore la **diversité des collectifs** et fait le lien avec les notions habituelles des sciences sociales (classes, organisations, etc.). Un sixième chapitre (<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02510894/document>) aborde la question complexe de l'espace en se posant la question de ce qui constitue la **matière spatiale**.

La troisième partie revient sur le registre dynamique en parcourant les situations depuis les activités ordinaires et les **parcours** cadrés par des contextes relativement stables jusqu'aux processus historiques de moyen ou long terme. Le septième chapitre (<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02509694/document>) met en scène les notions des chapitres précédents dans l'analyse des parcours de vie et montre comment les sphères d'activité permettent de cerner la dimension de **généralité** des phénomènes sociaux. Le chapitre huit (<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02508878/document>) traite des processus d'**émergence des collectifs et des sphères d'activités**. Un neuvième chapitre (<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02508254/document>) aborde des **processus historiques**, l'expression désignant ici des transformations jugées analytiquement significatives des équilibres entre les entités. Une brève **conclusion** (<https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02520226/document>) récapitule les idées présentées et ouvre comme il se doit quelques pistes pour prolonger cette réflexion.

Cette division m'a semblé logique dans une progression micro-macro (pour faire simple). Mais des lecteurs cités plus bas m'ont fait remarquer qu'une autre organisation divise les chapitres plutôt en deux groupes. Le premier comprend les chapitres les plus généraux (les cinq premiers) et le second ceux qui sont plus spécifiques à mes propres champs de recherche ou à des sujets plus spécialisés (les quatre derniers), avec un peu plus d'éléments empiriques, le dernier chapitre en particulier pouvant être lu comme une mise en œuvre de l'ensemble des notions sur un cas historique. La page suivante liste les personnes dont les remarques ou suggestions m'ont aidé dans l'élaboration de la version actuelle (mars 2020).



## Remerciements

Ce livre étant orienté vers la recherche de transversalités et de consensus au moins partiels, j'en ai fait lire des versions partielles ou des parties ébauchées à de nombreux collègues. Certains m'ont encouragé et fait part de remarques extrêmement utiles : Nicolas Dodier (à deux étapes différentes d'élaboration) ; Jean-Pierre Albert ; Antoine Doré ; Jean-Christophe Goddart ; Marie-Pierre Bès ; Olivier Bouba-Olga ; Claire Judde de Larivière ; Julien Weisbein ; Jean-Pierre Albert ; Philippe Losego ; Christophe Beslay (dont les conseils m'avaient été déjà précieux à l'époque d'un livre antérieur, *Sociologie de l'imprévisible*, et qui ont à nouveau été très importants dans la phase d'achèvement de celui-ci) ; Hervé Glévarec ; Matthieu Latapy ; Philippe Boissinot ; Laure de Verdalle ; Marion Maisonobe ; Daniel Guy ; Cyril Lemieux ; Chantal Zaouche-Gaudron ; Claire Judde de Larivière ; Michel Dubois ; Francis Chateauraynaud ; Sylvain Laurens ; Dominique Guillo ; Claude Rosental ; Raphaël Kuntzler ; Adrien Barton ; Jean-Michel Chapoulie.

Le séminaire « L'espace des sciences sociales » du labex « Structurations des Mondes Sociaux » (ANR-11-LABX-0066, SMS pour les intimes) a été une source permanente d'inspiration et j'en remercie tous les participants. Des collègues de l'équipe à laquelle j'appartiens (le Cers, c'est-à-dire les sociologues du Laboratoire Interdisciplinaire Solidarités, Sociétés, Territoires), en particulier Caroline Datchary et Laurent Laffont, m'ont fait d'utiles remarques lors d'un séminaire au cours duquel j'ai présenté une version préliminaire de l'ouvrage. Pascal Cristofoli et les étudiants du séminaire « Dynamique des réseaux et des collectifs », dont plusieurs séances ont été consacrées depuis 2015 aux thèmes de ce livre, ont été également des interlocuteurs stimulants.

D'autres n'ont pas eu le temps de lire ce texte mais sont des compagnons intellectuels de longue date et les idées que j'y présente doivent beaucoup aux conversations que nous avons eues eu fil des années : Claire Bidart ; Alain Degenne ; Béatrice Milard ; Yves Gingras ; Franck Cochoy ; Frédéric Godard ; André Grelon ; Pierre-Eric Mounier-Kuhn ; Marcel Drulhe ; Anne Sauvageot.

Jean-Michel Berthelot, décédé bien trop tôt, et Harrison White, à présent retiré de la vie scientifique, ont été des fréquentations décisives à des moments différents de mon parcours.

Plus ponctuellement, Marc Bessin, Michel Bertrand, Jean-Benoît Zimmermann, Véronique Font, Jean-Claude Levy, Jean-Baptiste Grossetti, Quentin Grossetti, Marc-Henry Soulet, Emmanuel Lazega, Nathalie Heinich et le regretté Pierre Laborie ont aussi influencé certains des raisonnements présentés dans ce livre.

De nombreux autres amis, collègues ou étudiants avec qui j'ai eu des échanges et que je ne peux pas tous citer ont aussi contribué à cette réflexion.

Je remercie chaleureusement tous ces lecteurs ou interlocuteurs bienveillants. Bien sûr, les idées présentées dans ce travail n'engagent que moi.